

Gregoire

Février 1957.  
~~50~~ 111

---

# RETRAITES DE RUSSIE

par Henri BÉRAUD

**I**l n'est bruit chez nous, cet hiver, que de trois relations de voyage, écrites en revenant de Moscou, par trois pèlerins déçus.

A vrai dire, un de ces voyageurs semblait bien être parti pour la Mecque Rouge avec moins de ferveur que de curiosité. C'était le nommé Roland Dorgelès, assez connu pour sa manie de se rendre compte avant de crier au miracle et d'entonner les orémus.

Mais les deux autres avaient la foi, la vraie, celle qui transporte les montagnes et métamorphose les auteurs à la mode en prolétaires aux mains calleuses. Le cher camarade Gide et le bon tovaritch Céline ne manquaient pas un office. De Billancourt à Bobigny, du Vél' d'Hiv' au Pré Saint-Gervais, ils allaient chaque soir exaltant la lutte finale, tandis qu'au pied des estrades les bons bougres acclamaient le « romancier populaire » et le « penseur éminent ».

Ce fut donc en vrais croyants, faucille et marteau croisés sur le cœur, que Gide, ce damné de la terre, et Céline, ce forçat de la faim, s'élançèrent vers le saint des saints moscovite. Une double haie de poings religieusement levés salua leur départ, et les versets sacrés de l'*Hymne au 17<sup>e</sup>* grondaient encore sous les verrières de la gare, que, déjà, le Nord-Express roulait vers la terre promise.

Quelque temps s'écoula. Un jour, les pèlerins revinrent. Ce fut alors une autre chanson. Il y avait bien toujours des poings tendus, mais la musique avait changé. En fait de romancier populaire et de penseur éminent, il était fortement question d'un va-de-la-gueule et d'une face de rat. Du coup, le pote Céline était redevenu le « médecin Destouches », et les sourcilleux moralistes du rayon de Clichy se demandaient si, par hasard, ce bourreau des filles mères et des chômeurs n'exerçait pas en vertu d'un diplôme de la sainte farce... Et Gide, et monsieur Gide, ce vieux corydon à béquilles, à riflard, à chemise empesée ? Qui pensait-il gourer, en chevrotant dans les métingues son *Internationale* de pince-lesse ? Eh ! va donc, truqueuse, client de cinq heures, érotomane !.. Quant au nommé Dorgelès, il en prenait incidemment pour son matricule. L'auteur des *Croix de bois* n'était qu'un fasciste, un vendu, un ennemi du peuple, un faux frère et un illettré. On ne le lui envoyait pas dire, et on le priait de se le tenir pour dit.



Plusieurs semaines durant, ces gentillesses remplirent les journaux du Front populaire. On ne parlait plus d'autre chose. Au point d'en oublier les canons pour l'Espagne. Et les bons bougres

Plusieurs semaines durant, ces gentillessees remplirent les journaux du Front populaire. On ne parlait plus d'autre chose. Au point d'en oublier les canons pour l'Espagne. Et les bons bougres ébahis essayaient de comprendre pourquoi les grands hommes de la veille étaient soudain mis plus bas que terre, et comment le miel des louanges se transformait si vite en vinaigre empoisonné.

Que se passait-il donc ?

Mon Dieu, ceci tout simplement que trois écrivains de chez nous, fort célèbres, et peu suspects d'esprit rétrograde ou de conformisme bourgeois, s'étant rendus librement et séparément au pays des Soviets, en revenaient tout pleins d'une même aversion — et que tous trois, d'une seule voix, sans s'être concertés, criaient à l'imposture, à la tyrannie, à la faillite, au désordre, à la misère, au désespoir.

Ces écrivains pourtant ne se ressemblaient guère.

Qui est André Gide ? L'homme le plus libre et le moins aimé du monde. Athée protestant, observateur au regard pointu, témoin secret, furtif, réticent, véridique et cynique ; à la fois agaçant et attirant, mêlé de vice et de scrupule, occupé sans cesse à palper son moi, à remonter à contre-fil les troubles de sa conscience ; pour tout dire un solitaire-né, qui, cependant, ne rêve que de vie collective et d'humaine compréhension. Jamais, assurément, le terreau bourgeois ne germa plus belle graine de communiste. Un beau jour donc, comme on pouvait s'y attendre, André Gide adhéra au parti. Et pas à moitié ! Entendez qu'à son âge, où le temps d'un artiste est compté, il se mit à fréquenter les cellules, à jacasser dans les parloles, à chanter dans les chœurs, à défiler dans les cortèges. Il voulait, disait-il assez naïvement, « accorder Montaigne à Lénine ». Il voulait surtout *prouver* aux incrédules

---

## A NOS LECTEURS

Toute personne qui souscrira ou renouvellera un abonnement d'un an (France, colonies, étranger) recevra franco deux volumes à choisir dans la liste que nous publions page 8.

○

Le présent numéro a été tiré à 605.600 exemplaires dont 536.000 exemplaires ont été remis aux Messageries Hachette (bon de commande du 17 février 1937). Tout lecteur est autorisé à demander confirmation de ces chiffres aux Messageries Hachette et à M. Bailly, directeur de l'Imprimerie Commerciale, 5, rue Lamartine, Paris.

Gringoire publie chaque semaine son chiffre de tirage.

que la grande expérience de là-bas n'était point un échec... Et le voilà parti pour la croisée.

Le second, c'est Ferdinand Céline ; pour mieux dire, c'est Borslamu, l'exploitateur du *Bout de la nuit*. Étonnant personnage. Un Savonarole de caboulot, accoué au zinc, entre le percolateur et la caissière, et crachant comme un mégot, dans un monologue amer, son dégoût de l'injustice sociale. En voilà un que le mirage bolchevique devait attirer ! A Moscou donc ! Il y serait allé pieds nus, comme au Saint-Sépulchre ! Il partait, criait-il, pour se laver de la gluante emprise bourgeoise. On l'a vu revenir tête basse, la casquette sur les yeux, gonflé de fureur et houeulant les copains à grands coups d'épaule...

Et voici Dorgelés. La France entière le connaît. C'est Sulphard en personne, et c'est La Brige : un parfait composé de Montmartre et des garnisons de l'Est, un académicien non retiré des affaires, dont la jeunesse riense et ressauteuse alla du Moulin de la Galette au moulin de Laffaux... Lui non plus n'aime pas beaucoup cette société bedonnante et satisfaite, cette vieille rentière amie des gendarmes, qui s'accommode si bien de la misère d'autrui. Et il est allé voir en U.R.S.S. si Staline avait raison.

Ce qui, après bien d'autres, les entraînait, ces trois écrivains de chez nous,

à cette entreprise, c'était l'angoisse d'un grand problème humain, où la sympathie avait sa part. Certes, leur vœu le plus sincère était d'admirer ce qu'ils allaient voir. Ils n'en faisaient point mystère. Témoins leurs écrits, leurs discours, leurs actes, leurs amitiés.

Ce qu'ils allaient chercher ? Ce que leurs prédécesseurs cherchaient avant eux : un renouveau de l'ordre humain, une révision des valeurs, un élan capable de sauver le monde, un exemple, un guide, un remède à l'abdication des dites, la fin d'un mensonge, un moyen d'échapper à l'état des égoïsmes et des appétits... Et sans doute aussi quelques belles et fauves images, un peu de cette poésie des insurrections que chériront toujours, au fond d'eux-mêmes, les enfants du 14 Juillet que nous sommes : le bleu du ciel se mariant au rouge du vin dans les verres, l'écho lointain des tumultes de la Convention, les grandes fêtes à la David, le souffle des hymnes à la Liberté dans l'aurore des printemps vermeils. Quel homme au cœur bien placé n'a pas rêvé cela : voir enfin la marche heureuse du monde vers plus de justice, plus de sagesse et plus d'amour. Ce songe beethovenien, nos voyageurs le situaient peut-être à Moscou.

Qu'ont-ils trouvé ? Un troupeau rampant, muet, rempli d'effroi. Le plus intraitable régime de police et de terreur. Les plus criantes inégalités. Partout, la haine, l'envie, la délation. Et sur ce fond

sordide, un décor de propagande, peinturluré à la hâte, où l'on voit quoi ? Le maître des Soviets renier jusqu'aux principes du bolchevisme, dont il abat à coups de browning les derniers survivants. Et pourquoi ce truquage, et pourquoi ces massacres ? Afin d'offrir au regard de Pétranger une espèce d'Amérique en toc, où le dollarisme se transforme en bureaucratie, le puritanisme en épuration, les prédicateurs de squares en doctrinaires marxistes, la jazzomanie en parades militaires, le travail à la chaîne en chaînes de forçats et la chaise électrique en bourreau chinois.

Six millions d'êtres humains sont morts. Morts de faim. Vous entendez bien : six millions, le double de la population de Paris. Imaginez cela : six mille fois mille spectres errant au long des fossés et des poubelles sans même y trouver les reliefs d'un rat. Et pourquoi cet holocauste, pour solder le bilan de quelle expérience ? Celle d'un gouvernement prolétarien ? Allonc donc ! Un autre que moi vous dira tout à l'heure ce qu'il en est...

Pendant ce temps, on pendait, on mitraillait, on torturait. Vingt ans de fusillades, de cris d'agonie, de fosse commune, de typhus. Et pourquoi cette monstrueuse pyramide empilant des cadavres jusqu'au ciel ? A quelle unité cravée allait-elle servir de piédestal ? On va vous le dire.

Il y aura vingt ans, au mois d'octobre,

que la terre se mit à trembler. Et ce tremblement de terre accoucha d'un homme en qui cent soixante millions d'esclaves terrorisés voient une réincarnation d'Ivan-le-Terrible — un satrape asiatique à ce point resplendissant que, faute de consentir à s'agenouiller dans les bureaux de poste, son hôte, M. Gide en personne, n'a pu lui faire tenir un message d'adieu. Il n'y a plus de communisme, il n'y a plus de soviets, il y a Staline, un dictateur absolument sourd, qui n'entend pas plus les voix du souvenir que les salves du feu de peloton.

Et que fait de ses jours ce potentat farouche et sans limites ? Un usage fort moral. Il s'enferme pour réfléchir, et, quand il a bien réfléchi, il transmet ses découvertes à « ses peuples ». C'est ainsi que l'Union des républiques soviétiques socialistes apprit à connaître les joies du foyer, les vertus de l'économie, les bienfaits de l'éducation, la noblesse du travail et la nécessité du devoir militaire.

C'est aussi ce qu'ont appris nos pélerins, après un voyage assez dur, et l'on comprend aisément qu'ils en soient revenus déçus et déçus. Laissons-leur la parole.

Le premier, André Gide, dit :  
De nature du prolétariat, nous promettons il-on. Nous sommes loin de compte.

*Oui : dictature, évidemment : mais celle d'un homme non plus celle des prolétaires unis, des Soviets. Il importe de ne point se leurrer et force est de reconnaître tout net : ce n'est point là ce qu'on voulait. Un pas de plus et nous dirons même : « C'est exactement ceci qu'on ne voulait pas ! »*

Le second, Céline, dit :

*Tout ce qui aide à fourvoyer la masse abrutie par les louanges est bienvenu. Quand les ruses ne suffisent plus, quand le système fait explosion, alors recours à la trique, à la mitrailleuse, aux bonnes !*

Le troisième, Dorgelès, a simplement intitulé son premier article :

*Découverte de l'imposture.*

Tel fut l'ardent départ de ces hommes, tel fut leur sombre retour. Faut-il donc que toute aventure russe s'achève en Bérésina, et qu'au terme de ces retraites sans gloire, tous nos voyageurs ressemblent aux revenants de la Grande Armée, dont Chateaubriand écrivait que leurs cils figés forçaient leurs yeux à se tenir ouverts ?

\*  
\*\*

Cela dure depuis tantôt vingt ans :